

LE TEMPS

29 juillet 2006

Un pêcheur pris par la mouche

Le procureur John D. Voelker écrivait des romans policiers à succès sous le nom de Robert Traver. Le succès de «Autopsie d'un meurtre» lui permit de se livrer à sa passion de la pêche, ce dont témoigne un récit charmant et plein d'humour. Par Isabelle Rüf

John D. Voelker

Itinéraire d'un pêcheur à la mouche

Trad. de Jacques Mailhos

Gallmeister, 224 p.

Quand le district attorney John D. Voelker ne somnolait pas dans son bureau d'Ishpeming dans le Michigan, entouré de ses photos de pêche, il avait à régler d'étranges affaires. Comme celle qui figure en bonne place dans son *Itinéraire d'un pêcheur à la mouche* (*Trout madness*, 1992) sous le titre «Paulson, Paulson & Paulson Inc.». Ce jour-là, on l'appela pour dresser un réquisitoire contre un de ces Paulson, pré-nommé Ole. Lequel, en attrapant en un seul jour quarante-sept truites, au filet et hors saison de pêche, avait accumulé les délits et qu'un jury exclusivement composé de Paulson et alliés, à l'accent nordique, acquitta sereinement sous l'œil satisfait du juge Ole Paulson, père du précédent. «Dans ma région, les vieux politiciens locaux ne meurent jamais; ils en donnent seulement l'impression. Au lieu de mourir, ils deviennent juges de paix», constate John D. Voelker, procureur à la retraite, qui paya ce jour-là la tournée générale aux Paulson.

Cette anecdote, entre cent autres, est un des joyaux d'un récit à la fois hilarant et tendre, burlesque et philosophique. John D. Voelker (1903 - 1991) écrivait aussi, sous le pseudonyme de Robert Traver, des romans policiers, dont le succès (celui d'*Autopsie d'un meurtre*, surtout) lui permit de se consacrer à sa passion première, la pêche à la mouche. Et à l'écriture, qu'il maniait avec autant de bonheur que la canne en bambou, la seule digne des lacs et des rivières du Michigan.

Par ailleurs, il sut profiter de sa fonction pour extorquer à des informateurs distraits de précieux renseignements sur les coins fabuleux que tout véritable amoureux des truites tente généralement de garder secrets. Lui-même reste évasif quant à l'emplacement des barages de castors, aux sentiers d'accès dissimulés dans les broussailles, à la localisation exacte des lacs miraculeux sur la carte du

monde réel, dans l'Upper Peninsula du Michigan, au cœur du «petit monde onirique» des toxicomanes de la pêche à la «brook trout».

Il reste modeste: «Notre savoir sur les truites est semblable au séjour de l'homme sur cette planète: précaire et incertain.» Et pourtant, il s'agit de les connaître assez pour les tromper, les belles et grosses futées luisantes, en leur chatouillant les narines avec ces petites merveilles artisanales bien onéreuses, les mouches à pêche.

Le journal que Traver a tenu de 1936 à la fin de ses jours parle sans fard des déconvenues, parfois hautement comiques, que subissent souvent ces rêveurs pour qui l'exploration des bons coins est à la fois «un geste d'humilité et un petit acte de rébellion» contre la futilité du monde». Parmi eux, voici Louie, bistrotier d'origine italienne, Tommy Cole, Carroll Rushton et autres videurs de canettes de bière tiède et de whisky, comme eux souvent hors d'âge.

Pourquoi attendent-ils tous l'ouverture avec tant de ferveur pour se ruer dans des chemins boueux, vers des eaux glacées, chargés d'un équipement pesant et ruineux? Plus que le combat avec l'animal rétif, c'est le bonheur de se confronter, seul de préférence, à une nature que le monde de l'argent n'a pas encore contaminée.

Un monde sans moraline: loutres carnassières, truites cannibales, couvée de canetons assiégée, faon pris au piège, le plus malin ou le plus chanceux survit. Un monde de lumières changeantes, de reflets dans l'eau, d'étoiles et de soleil couchant, de bruissements et de silences que seul vient briser le petit signal d'une truite qui gobe. Mais il y a plus: à l'heure désolante de la fermeture, Robert Traver, lui-même au soir de sa longue vie, se demande si «la pulsion sauvage qui nous pousse à traquer puis à prendre un poisson combatif n'est pas d'une certaine manière liée à... euh... disons... liée aux pulsions sexuelles du pêcheur lui-même». De la part d'un Américain bon teint et bien puritain, voilà une hypothèse hardie!

Extrait

d'entendis, puis je vis, un jeune chevreuil qui pataugeait péniblement pour traverser la rivière dans ma direction, un peu en amont, au-delà du petit ruisseau, remuant vivement les oreilles et battant nerveusement de la queue. Ayant repéré mon odeur, il se figea, parfaitement immobile, au milieu de la rivière, et me regarda fixement de ses yeux humides pendant une brève

tranche d'éternité. Puis il chargea à travers les eaux, en quelques grands bonds d'une grâce indescriptible, les flancs lisses grelottant, drapeau blanc hissé haut, il gagna ma rive d'un saut et fila dans les bois anonymes. Le bruit de son ahanement excité s'estompa, faiblit puis s'éteignit.»

Itinéraire d'un pêcheur à la ligne, p. 138